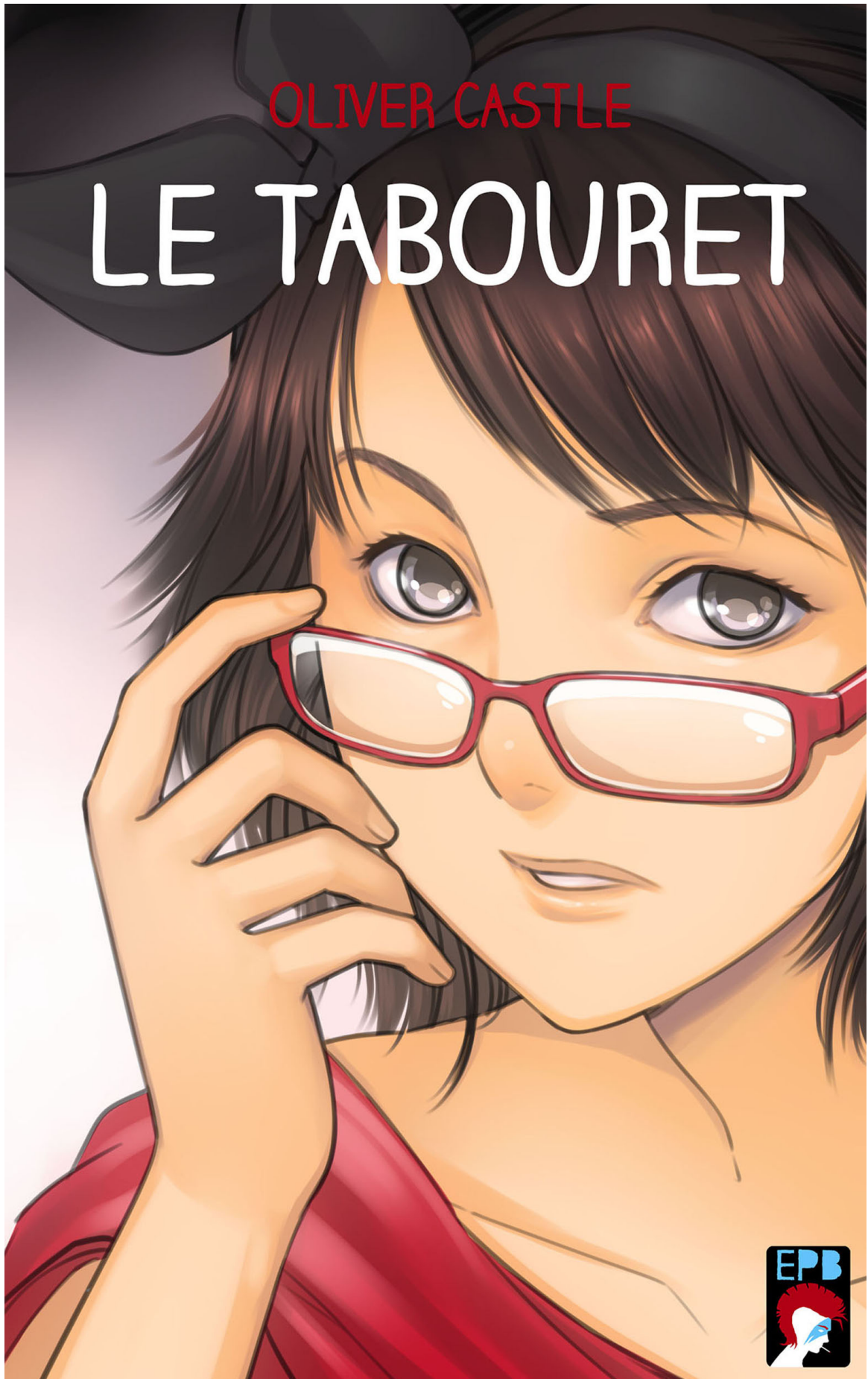


OLIVER CASTLE

LE TABOURET



LE TABOURET

– Oliver Castle –

Ma vie est nulle.

Évidemment, elle pourrait être bien pire. J'aurais pu naître en Éthiopie et mourir de faim, de soif et de maladie dans l'indifférence générale des pays riches et industrialisés. J'aurais pu vivre sous une dictature, puis sous les bombardements d'une nation en quête d'une victime désignée. J'aurais pu même vivre au Mexique où la probabilité de rentrer chez soi avec une balle dans le ventre est six fois plus élevée que celle de rentrer chez soi tout court.

Le problème, c'est que je vis dans un pays riche et industrialisé régi par une démocratie institutionnelle. Cerise sur le gâteau, je vis même dans un quartier où le taux de criminalité avoisine le zéro. De facto, dans ce référentiel, ma vie est nulle.

Quand bien même, c'est *ma* vie. Donc, jusqu'à preuve du contraire, je reste le mieux informé pour juger de la nullité d'icelle.

Il paraît qu'une existence réussie, c'est un peu comme un tabouret à trois pieds : un pied pour vos amours, un autre pour votre carrière professionnelle et le dernier pour votre épanouissement en dehors des deux premiers.

Cette jolie métaphore paraît bien simpliste, mais elle permet de voir en un coup d'œil introspectif à quel point votre vie pourrait être bancal. Car si vous craignez la chute à peine vos fesses posées sur cet hypothétique siège, alors certains aspects de votre vie nécessitent de significatives améliorations. Et inutile d'avoir fait des études supérieures pour se rendre compte qu'il est préférable d'avoir un tabouret de bar d'un mètre vingt de haut !

De mon point de vue, j'aurais plus vite fait de carrément m'asseoir par terre plutôt que de chercher un point d'équilibre.

D'où mon interjection première.

Ma vie est nulle et j'en ai pris conscience la semaine dernière, à la suite d'une enrichissante conversation avec ma psychiatre.

Chaque lundi, je me rends à son bureau, je m'allonge sur le divan et je lui raconte mes rêves pendant qu'elle prend des notes en silence.

Et ce matin-là, ce fichu tabouret est venu sur le tapis. Dans la conversation, j'appris qu'elle venait d'essayer une déconvenue amoureuse. Doux euphémisme pour « se faire larguer comme une vieille chaussette ». Parabole délicate pour « elle venait de se casser la gueule de son tabouret de bar ». Je n'avais rien demandé, ni même fait de remarque sur ses yeux rougis, mais j'ai une de ces têtes qui inspire la confiance et elle a dû ressentir l'irrépressible besoin d'en parler au premier venu. Moi. Le rendez-vous de neuf heures.

Sur le moment, j'avoue, j'eus des doutes sur le caractère non-professionnel d'un tel retournement de situation. Cependant, mon côté chevaleresque m'interdit de détourner les oreilles d'une demoiselle en détresse.

Je ne consulte pas un psy pour le plaisir de consulter un psy. Je ne souffre d'aucun désordre psychologique, pas même de la moindre petite dépression inhérente aux habitants des grandes villes. Enfin, jusqu'à cette histoire de tabouret, je ne souffrais pas de dépression. Je ne me souviens plus réellement du pourquoi j'ai commencé à « voir quelqu'un ». A trop regarder des séries télévisées avec des gens à problèmes, peut-être qu'on finit par se dire qu'il serait bien de faire un bilan pour vérifier qu'on est équilibré.

On y va pour le service, on reste pour la serveuse. Car il m'est nécessaire de confesser que le Docteur Caryatis est particulièrement attirante. Évidemment, comparée à un peep-show des quartiers chauds de New York, cette thérapie est très clairement une arnaque si l'on veut apprécier une paire de jambes bien galbées.

Il y a des lundis matins où je divague à lui raconter des rêves que je n'ai pas faits moi-même. Pour ne pas partir avant que l'heure ne se soit entièrement écoulée. Je parle, je parle et je ne regarde que ses jambes parfaites, croisées et animées d'un léger mouvement sensuel. Je m'imagine alors les caressant de la cheville jusqu'à cette mini-jupe, décrochant la jarretelle du regard et remontant encore un peu plus haut, là où l'imagination se substitue aux sens.

Alors, je vous vois venir avec vos petits commentaires narquois : oui, dans le jargon commun, il se pourrait très fortement que ma psy m'obsède. Ce qui nuit grandement à la qualité de ma thérapie, j'en conviens. Je préférerais lui faire part de mes réels problèmes, mais je n'y arrive pas. Mon véritable souci, c'est cette vacuité que je ressens dans ma vie.

Voyez-vous, je suis majordome. Un homme à tout faire. *Homo Servilis*, comme il conviendrait de m'appeler. De l'espèce des esclaves modernes qui gâchent leur vie pour le bonheur et la complétude de la vie des autres, à grands renforts de « Oui, Madame », « Il en sera fait selon vos désirs, Madame » et autres « Sans le moindre délai, Madame. ». En termes profanes : je fais les courses de quelqu'un d'autre, prépare des repas que je ne mange pas, sors des poubelles que je n'ai pas remplies, nettoie une voiture que je ne conduis pas, nourris et sors un chien que je n'apprécie pas, nettoie des douches et des WC que je n'utilise pas... Enfin, vous comprenez. En dehors de ça, je reste un parfait inconnu ; c'est à peine si on m'appelle par mon prénom.

Point n'est besoin de plus de démonstration pour affirmer que le pied « Travail » de mon tabouret est ingrat et asservissant et qu'il me prend, de surcroît, suffisamment de temps pour empêcher le pied « Passion » de s'agrandir. En dehors de quelques émissions de qualité médiocre diffusées à la télévision. Si tant est que cette activité débilitante puisse être considérée comme vecteur d'épanouissement personnel.

D'où la thérapie. Peut-être était-ce même une suggestion de mon employeur, qui s'est rendu compte que j'étais misérable au quotidien et s'est senti investi d'une expiation salvatrice envers l'exploitation explicite de ma personne. Des remords, en d'autres termes.

Toujours est-il que si j'étais conscient du vide, ce n'était pas si dramatique à mes yeux avant l'arrivée du tabouret. Comme une petite démangeaison qu'on efface du bout des ongles pour l'oublier dans la foulée. Aux innocents les mains pleines, comme on dit. Ainsi était établi l'ordre cosmique et je ne rechignais pas à la tâche, assis sur mon barreau de l'échelle sociale. Pire, je m'y employais avec une ferveur et un soin presque mystiques.

Mais depuis la fameuse séance du tabouret, tout ce que je me contentais de faire en automate me révolte désormais au plus haut point ! Servir à tour de bras des « Comme il vous plaira, Madame. » et des « Votre thé est-il à votre convenance, Madame ? » me donne à présent la nausée.

Quant au pied « Vie sentimentale », eut égard pour son décès prématuré et mon obsession pour les jambes laiteuses de ma psychiatre, je n'y ferai guère allusion. Et encore,

s'il n'y avait que le Docteur Caryatis qui m'ignorait ! Car il s'avère que la majorité des représentantes du sexe opposé est aveugle à mes charmes. Pourtant, je ne me trouve pas spécialement repoussant ; je n'ai certes pas le physique d'un jeune premier mais il y a très objectivement pire que moi ! Considérant mes fonctions professionnelles, je me trouve même – en toute modestie – quelqu'un de serviable et d'attentionné envers la gente féminine. Mon curriculum vitae ménager ferait de moi le mari idéal pour bon nombre de new-yorkaises !

A la lumière de ce tabouret, si je puis dire, j'ai donc mené une expérience intéressante. J'allais faire des courses pour préparer le dîner (pas le mien, évidemment), et vous savez quoi ? Dans le bus, à n'importe quel étalage, à la caisse, sur le chemin du retour dans le métro, partout, aucune femme ne m'a jamais regardé. Aucune ! Personne n'a répondu à mes sourires ! Certes, il est vrai que personne ne répond à de telles sociabilités dans le métro. Dans une grande ville nourrie à l'égoïsme, si vous souriez, vous passez au mieux pour un simple d'esprit, au pire pour un col blanc complètement défoncé aux antidépresseurs. Là où je veux en venir, c'est qu'il est raisonnable de penser que ce qui était vrai le jour de cette expérience l'est également *tous* les jours. N'est-ce pas ?

Je veux bien croire que ma profession impose certaines discrétions et une dose non négligeable d'altruisme désintéressé, mais ne trouvez-vous pas légèrement vexant que tout le monde se fiche du majordome ?

Je suis dans une grange rouge qui m'est inconnue, seul, assis sur un tabouret. Quelqu'un s'assied sur un fauteuil confortable à ma droite. C'est elle, le Docteur Caryatis. Elle me demande si je veux voir son travail et me tend alors sa chaussure avec un sourire charmeur. Il s'agit du dernier modèle à la mode que ma patronne m'avait envoyé chercher. Une ballerine de cuir noir avec une semelle matelassée. Indéniablement, c'est une belle chaussure ! Profitant de mon absence tandis que je contemple le soulier, elle s'est doucement approchée de moi. Au point d'en arriver sur mes genoux.

Alors elle a ce regard. Ce regard espiègle et malicieux. Celui qui suffit à exprimer mille mots inutiles. Le tabouret se volatilise sous mes fesses et je me retrouve allongé sur un sol de béton, ma déesse à califourchon sur mon bas-ventre. Je n'arrive pas à me défaire de son regard. Ce regard propre à se damner. Elle me demande alors pourquoi je ne retire pas ses vêtements. Je lui réponds naïvement qu'on pourrait nous surprendre. Elle sourit et s'approche encore. Je sais ce qui va se passer. Et...

Je me réveille. À quelques centimètres du bonheur onirique. Même ça, ma vie me le refuse !

— C'est intéressant, dit ma psy perdue dans ses notes. Continue.

Je suis dans une petite cabane en bois. En sortant par la porte de derrière, je me retrouve à l'entrée d'un labyrinthe dont les haies font à peine un mètre de haut. Je la vois. Elle. Encore elle. Toujours elle ! Cependant, elle n'est pas seule : son ancien petit ami l'accompagne. Lui. L'élément déclencheur de ma misère actuelle avec ce tabouret métaphorique ! Elle agrippe son épaule et lui glisse quelques mots à l'oreille. Je les entends comme si j'étais à côté d'eux : elle lui raconte le rêve de la grange de son point de vue. Pendant un bref instant, l'allégresse m'envahit à l'idée qu'on ait pu partager une telle « connexion mentale ». Son ancien compagnon lui avoue, le feu aux joues, qu'il a fait exactement le même rêve ! Je fulmine à l'autre bout du labyrinthe, furieux d'entendre ce menteur... ce... cet imposteur s'approprier *mon* rêve pour l'impressionner elle. Mais je ne peux pas bouger, je suis impuissant. Quand elle lui saute au cou pour l'embrasser, j'ai la sensation de ne m'être jamais senti autant en colère. Alors je me réveille.

— Bien. Et ensuite ?

Je suis dans un champ de courses hippiques débordant de monde et de bruit. Je les ai suivis depuis mon dernier rêve. Elle est rayonnante de bonheur. Elle est juste devant moi, mais elle ne me voit pas. Un sentiment d'injustice s'empare de moi : je dois lui dire la vérité ! Je hurle mais...

— Vous ne m’entendez pas. Je suis à côté de vous, mais vous m’ignorez complètement.

Son stylo finit de gratter mon dernier récit onirique, puis elle attend. Moi aussi. Un silence s’installe longuement dans son cabinet, au point d’en devenir gênant.

Elle ne réagit toujours pas. Cette indifférence de sa part. Ce tabouret. Ce maudit tabouret et ses débiles de pieds ! C’en est trop ! Pour reprendre une comparaison ménagère dont ma psychiatre semble friande: la coupe est pleine !

Et c’est pourquoi, à cet instant précis, me suis-je résolu à prendre le taureau par les cornes !

— Puis-je vous poser une question ?

Elle me regarde, abasourdie. Comme si c’était la première fois que j’arrivais à prendre une initiative seul, sans qu’elle ait à me le demander.

— Bien évidemment, répond-elle légèrement troublée.

— Me... me t-trouvez-vous repoussant ?

Résolu mais légèrement bégayant, je le concède.

— Pardon ? s’étonne-t-elle.

Elle a très bien compris la question. Mais le cerveau humain semble avoir été conçu de manière à faire répéter les gens, au cas où.

— Me trouvez-vous repoussant ?

— J’ai peur de ne pas bien saisir la réelle teneur de cette question.

Qu’est ce que je vous disais ? Elle m’a très bien compris, c’est juste que je ne rentre plus dans son référentiel du patient sans histoire du lundi matin, neuf heures.

— Pouvez-vous répondre à la question ?

— Je peux difficilement émettre un avis objectif sur ce point, mais globalement, non. Pourquoi cette question ?

— Parce que je ne comprends pas pourquoi vous m'ignorez continuellement.

— Encore une fois, j'ai peur de ne pas comprendre...

Dans les films sentimentaux, c'est à ce moment-là que le soupirant gêné par la situation se rétracte devant l'ingénue qui ne regarde pas assez de films sentimentaux pour comprendre les tenants et les aboutissants de la scène qu'elle est en train de vivre. Le Docteur Caryatis ne va jamais au cinéma, je doute qu'elle prenne le temps de regarder les films que sa domotique personnelle lui enregistre pour plus tard. Je vais donc être obligé de jouer le rôle de l'amant incompris jusqu'au bout.

— J'ai l'impression d'être invisible à vos yeux. Rien de moins qu'un... qu'un larbin !

— Sans vouloir être offensante, c'est exactement le cas.

M'est avis qu'en ce moment même, ma vie est en train de se chercher une pelle afin de sonder les profondeurs insoupçonnées de la nullité.

— Ne comprenez-vous donc pas Lisa ! (Elle s'appelle Lisa.) Chaque semaine, je vous raconte mes rêves. Et chaque semaine, je sors d'ici en trouvant pour le moins étonnant que vous n'ayez toujours pas noté la place que vous occupez dans chacun d'eux.

Le moment de vérité ! Au revoir la délimitation praticien/patient ! Envolé le mur de briques de la déontologie !

Elle choisit mon moment de vérité pour s'accorder une pause dramatique : poser le crayon et le carnet, retirer ses petites lunettes carrées, afficher sur son délicat visage un masque d'incompréhension totale. J'ai l'impression d'expliquer en chinois le fonctionnement d'un magnétoscope allemand à un indien de Papouasie...

Puisqu'il faut décidément tout expliquer :

— Je suis amoureux de vous !

L'exclamation n'a même pas encore chu sur son point qu'elle se lève paniquée de son bureau pour venir s'asseoir précipitamment sur le fauteuil en face du divan. Elle prend ensuite une grande inspiration pour se focaliser : si elle n'a pas le temps d'étendre son linge

comme une adulte responsable, elle l'a en revanche pour faire des séances de méditation transcendante. A peine plus calme, elle me demande :

— Pourrions-nous approfondir sur le sujet ? Juste pour être sûre...

Ma vie me signale que pour descendre plus bas dans les abysses de la nullité, elle a besoin d'un scaphandrier. C'est donc à mon tour de prendre une grande inspiration avant de lui re-annoncer que je suis amoureux d'elle. Et pour l'emphase, j'ajoute qu'il en est ainsi depuis le premier jour où mes yeux se sont posés sur elle.

— Amoureux. Oui, bien sûr. Amoureux !

— Il ne se passe pas une nuit sans que je ne rêve de vous, Lisa !

Elle plonge un peu plus profondément dans mon regard, cherchant à sonder mon âme pour y déceler une trace de tromperie. Elle ne trouvera rien, car mes sentiments sont forgés dans le marteau de la vérité, sur l'enclume de la sincérité. Ou quelque chose du genre, je ne me souviens plus de l'expression exacte.

— *Amoureux ?* demande-t-elle incrédule.

— Sans le moindre doute, Madame.

Les vieilles habitudes ont la vie dure.

— Non-non-non-non-non-non, dit-elle en secouant la tête, un petit sourire incrédule au coin des lèvres. Ce n'est pas possible !

— En quoi est-ce si difficile à comprendre ?

— Parce que c'est impossible !

— Je ne comprends pas pourquoi vous ne comprenez pas.

— Nous sommes deux dans ce cas !

— Je viens chaque lundi, à neuf heures, pour une analyse. Pendant une heure, je vous raconte mes rêves et vous...

— Non ! coupe-t-elle. Tu es bien là le lundi matin, mais uniquement pour me raconter

mes rêves. A moi. Mes rêves de la semaine. Ceux que tu enregistres pour moi ! Chaque nuit, tu enregistres mes ondes cérébrales, tu les retraduis en rêves et tu me les racontes. Le lundi ! La grange rouge, c'est celle de mon grand-père ; je faisais de la danse classique quand j'étais petite ; quant aux courses hippiques, j'y étais la semaine dernière ! Tu ne fais que lire et traduire mes rêves. *Mes rêves !*

— C'est impossible... Comment diable pourrais-je faire cela ?

— Mais... parce que tu es un robot ! *Mon robot !* Tu fais mes tâches quotidiennes le jour et la nuit, tu enregistres mes rêves... entre autres. Mais là, ce que tu me racontes, et ce que cela sous-entend... non ! Tout simplement non !

Elle se lève et se dirige d'un pas alerte vers le transpondeur numérique. Exaspérée, elle défait son chignon et ses cheveux cascadedent jusque sur ses hanches. Il est amusant de noter que ce genre de scènes a toujours le droit à un ralenti dans les films de qualité discutable. L'exaspération en moins.

Pourquoi est-ce que je pense à ça maintenant ? Elle va sûrement me dire que je suis aussi sensé enregistrer les films qu'elle n'arrive pas à voir le soir à la télévision pendant qu'elle y est !

— Madame ?

— Pas maintenant ! Reste... reste sur le divan et ne bouge p... Oui, allô ?

Je n'entends pas tout de la conversation qu'elle tient avec, semble-t-il, le service après-vente de la société « Syrius » à propos « d'un modèle défectueux », « avec une personnalité propre », « amoureux de moi », « que c'est un scandale », « qu'il faudrait envoyer quelqu'un pour le changer » et « rapidement, s'il vous plaît ».

D'ailleurs, maintenant que j'y repense, il est vrai que je passe beaucoup de temps devant la télé. Mais ça ne veut rien dire, n'est-ce pas ?

La main crispée sur le combiné, ma jolie psychiatre s'empporte légèrement : elle se fiche éperdument de savoir que je pourrais « être une exception remarquable » et c'est suivi de très près par le mot « éradication ».

Un robot à rêves ! N'importe quoi ! Ces gens du marketing ne savent plus quoi inventer pour vous pousser à la consommation. Je vois d'ici le slogan : « Le premier robot qui enregistre vos rêves et vous les raconte au petit déjeuner. Avec Sirius, le rêve continue ! »

Le pire, c'est qu'une idée aussi stupide pourrait marcher.

Tiens ?

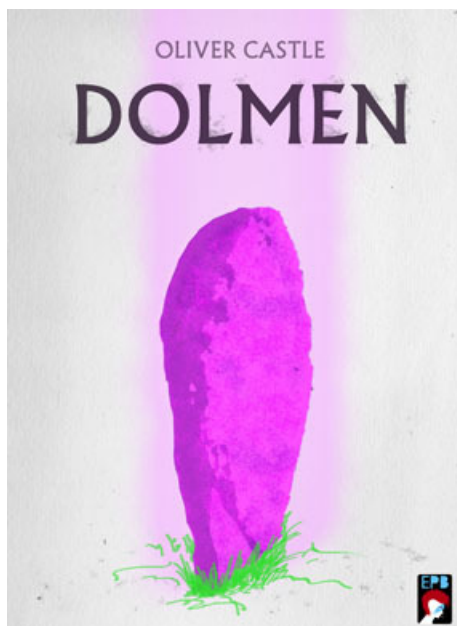
« Sirius ».

Il y a effectivement ce nom sur mon bras. Avec inscrit en dessous : « Homo Servilis #965317598 ».

...

Quand je vous disais que ma vie était nulle !

DU MÊME AUTEUR



COPYRIGHT

Copyright © 2014 – Olivier Chateau – Elektrik Punk Books

Tous Droits Réservés.

Tous les droits sont exclusivement réservés à son auteur et aucune partie de cet ouvrage ne peut être republiée, sous quelques formes que ce soit, sans le consentement écrit de l'auteur, à l'exception notable de courts extraits à des fins promotionnelles. Aucun droits de revente, de diffusion, d'utilisation de cet ouvrage ne peut être accordé sans accord préalable de l'auteur. Vous ne disposez d'aucun Droit de Label Privé.

ISBN 979-10-93685-14-4

Electric Punk Books

www.elektrikpunkbooks.com